

autre peut-être... alors je pensai qu'il valait mieux que cette horrible découverte eût été faite par moi. Mais un grand embarras devint le mien... que faire de ce crâne et du fer que j'en avais retiré ? Où placer ces hideux objets ? Où les cacher ? Quel meuble assez mystérieux pouvait servir de tombeau à ce secret et à cet affreux témoignage d'un crime inconnu ?..

Ne sachant où cacher à tout jamais ces objets hideux, je songeai à les enterrer. Je me promis de les emporter à ma prochaine promenade et de les enfouir dans quelque coin de terre, à l'écart. En attendant je les laissai tomber au fond d'un grand pot de grès qui avait servi au petit commerce de mon père, et je portai le pot dans un coin obscur du grenier.

Mais tu comprendras, toi, Paul, qui peux juger par ce que je suis aujourd'hui, de ce que j'étais il y a huit ans, lorsqu'il me manquait encore l'expérience : la nuit étant venue, je ne pus dormir : le souvenir de cet affreux couteau éloigna tout assoupissement de mes paupières, et mon imagination excitée, développant toutes ses bizarreries dans cette demi-somnolence qui n'est ni le réveil, ni le sommeil complet, me bâtit un horrible drame dans lequel cette lame fatale faisait jouer, à des gens de la ville, un épouvantable rôle... — Certes ! je ne peux me charger de demander à la justice humaine la punition de ce crime ignoré ! — me dis-je lorsque le jour fut venu dissiper tous ces horribles cauchemars et de donner une pente plus raisonnable à mes pensées tumultueuses... dois-je donc être longtemps poursuivi des souvenirs de cette atroce découverte ?

— Ah ! ça, mon cher, tu troubles ma digestion ; mais tu piques ma curiosité. Continue.

— Le lendemain, je n'osai demander à mon père quel était le nouveau nom que portait la veuve du baron de Chausey. J'avais quitté la ville fort jeune ; mes études m'en avaient tenu éloigné depuis sept ou huit ans, et les courtes apparitions que j'y avais faites ne m'avaient pas porté dans un monde où je pusse être tenu au courant des petits événements de la société. Je ne connais guère dans la ville que des artisans, amis de mon père, et nominalement quelques autorités. Je n'ignorais pas que le baron de Chausey avait autrefois été l'un des grands noms du pays ; mais, lui mort, je n'avais jamais su rien de précis sur la famille qu'il laissait, et c'était du fossoyeur que j'avais appris que la baronne, devenue veuve, s'était remariée... avec qui ? je ne savais.

La plus simple question faite à mon père m'eût appris quel avait été le complice, où peut-être même l'auteur du crime dont le hasard avait fait le secret pour moi. Mais, tu le con-

cevras peut-être, mon cher Paul, je n'osei faire cette question. Il m'eût été pénible de rencontrer sur la place publique l'homme dont la liberté, la tête même se trouvait à ma merci ; et puis j'avais encore une autre crainte... celle de faire peser d'aussi graves soupçons sur une personne qui, malgré les apparences terribles qui la condamnaient, n'était peut-être pas la vraie coupable. Il pouvait se faire que le baron eût été victime de quelque assassinat de domestiques, d'étrangers à la famille, et alors j'aurais eu le remords éternel d'avoir accusé, soit au tribunal de ma propre conscience, soit dans un scandale public, des innocents, dont la douleur avait été sincère à l'époque de la mort du baron... mais pourtant ce que m'avait dit le fossoyeur, sur les anciennes amours de la baronne avec celui qu'elle avait épousé dans les premiers temps de son veuvage... cette mort foudroyante, en une nuit... ces témoignages de douleur publiquement donnés au défunt, avec une sorte d'affectation, il faut le dire, tout cela lutait vivement dans mon esprit, avec les efforts que je faisais pour n'avoir pas à désigner des coupables. Le résultat de mes impressions et de mes réflexions sans nombre, fut la conviction inattaquable qu'un crime avait été commis, mais aussi la ferme résolution de ne rien faire pour en découvrir les auteurs.

D'ailleurs il n'était pas possible que je me tinsse longtemps à Granville. Fils d'un pauvre marchand, chez lequel s'étaient soulevées des idées d'ambition relativement à mon avenir, j'avais reçu une éducation qui me plaçait dans une fautive position au sein de ma ville, — au dessus des uns par les idées et par la science ; — au dessous des autres par le rang social et la fortune, je n'avais qu'à souffrir des points de contact que la vie de province me donnait souvent avec l'une ou l'autre classe : celle dont je sortais, celle où j'aspirais. Mon idée fixe était donc de quitter Granville et d'aller à Paris.

Un jour, c'était un dimanche, selon mon habitude, qui était de me trouver le moins possible parmi le monde, je me mêlai à la foule qui sortait de l'église. Il y a à Grandville un carrefour, une petite place sur laquelle s'arrêtent les jeunes gens, les beaux de la ville, afin de voir défiler les dames, les *davolettes* qui descendent de la messe pour se répandre dans les bas quartiers de la ville et des faubourgs. J'étais là, modestement vêtu, chausé comme un paysan en dimanche, un foulard autour du cou, un chapeau ciré sur la tête, lorsque je vis passer auprès de moi un élégant cavalier donnant le bras à une dame fort parée ; tous les yeux se portèrent sur ce couple, dont la toilette fut analysée avec la dernière gravure du *Journal des modes* pour, comme de comparaison.